

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 29 juin 1861.

On pouvait croire que tout avait été dit à propos des sifflets, que la discussion était vidée, enterrée, et qu'il allait être passé à l'ordre du jour. Il n'en est rien, et la question a été remise sur le tapis en haut lieu. Après avoir essayé de prouver que le sifflet était l'expression la plus haute de la civilisation, on a appelé à la rescousse Eschyle, Sophocle, Aristophane, comédiens d'occasion, acceptant gaiement de la part des Athéniens cette manifestation qui répugne aux artistes du XIX^e siècle. L'histoire littéraire de la Grèce a été mise à contribution, et s'autorisant, sans beaucoup de preuves, de l'exemple d'un peuple que l'antiquité a qualifié de spirituel, on a fait honte à notre époque d'un raffinement de délicatesse que les contemporains de Périclès, à ce qu'il paraît, ne connaissaient pas. Les Athéniens, tout porte à le croire, n'avaient pour produire leur opinion, ni sifflets de locomotive, ni élés forcées; mais nous savons, en revanche, qu'ils se servaient agréablement du *surinx* aux tons aigus. La belle chose que la science! on ne dira plus siffler un acteur, mais le *surinquiser*. Si ces Mes-

sieurs ne sont pas contents, c'est qu'ils seront bien difficiles. — Pauvre nymphe d'Arcadie, infortunée Syrinx, pour te dérober à l'amour du dieu Pan, tu obtins d'être changée en roseau! mais tu ne te doutais pas qu'en l'an 1861, on abuserait de ta métamorphose pour faire accepter, non pas à une nymphe, mais à une personne appartenant au sexe dont tu fis partie, l'humiliation du sifflet!

Pour notre part, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons déjà plusieurs fois dit à ce sujet. Ce n'est pas du syllogisme qu'il faut en pareille matière, mais du sentiment. Il nous semblait décent et convenable de répudier pour des manifestations légitimes un procédé brutal; mais puisque élever une pareille prétention, c'est crier dans le désert, acceptons la situation, et trouvons bon que le *pâle voyou* dise à son camarade de *litre*, en voyant passer une comédienne : *En v'là une que j'ai joliment burinée!* Trouvons bon aussi qu'une artiste estimée et aimée comme l'est M^{me} LAMY reste exposée pendant dix minutes à une manifestation hostile, non pas dirigée contre elle sans doute, mais qui la frappe néanmoins, parce qu'elle se trouve en scène en même temps que la victime réelle. —

C'est là, nous le répétons, une question de convenance, d'humanité, dans laquelle la logique et les habitudes des Grecs et des Romains n'ont rien à voir. Ce serait le cas de dire, dans un autre sens : *Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?*

Il faut bien cependant le reconnaître, ces approbations données hautement à l'usage du sifflet portent leurs fruits. Nous en avons eu la preuve jeudi dernier. Vingt minutes durant, le spectacle a été interrompu, et l'étranger qui assistait à la représentation a pu se croire un instant dans une arène où, las de siffler et d'applaudir, les spectateurs, divisés en deux camps, allaient en venir aux mains. Bien qu'indécise un instant, la victoire a fini par se fixer en faveur de M^{lle} DEMONCHY, et son admission a été prononcée. Il n'en a pas été de même pour M^{lle} VILTON, dont le public avait aussi exigé la rentrée.

Nous avons eu cette semaine le premier début de M^{lle} CELLINI, qui aspire à nous faire oublier M^{lle} BILHAUT comme première soubrette.

Les débuts sont donc à peu près terminés, et déjà l'administration commence à monter des ouvrages nouveaux. — Hier nous avons eu la première représentation de *la Sirène de Paris*. Nous

FEUILLETON.

APRÈS L'ORAGE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Madame, je trouve le mot un peu exagéré pour une bagatelle. J'aime Louise, mais cet amour n'ira pas jusqu'à une tolérance absolue; je sais ce qu'on doit de liberté, de procédés à une femme qu'on aime, cependant il y a des limites qu'il n'est ni permis, ni convenable de dépasser, quelle que soit votre indépendance.

— Il est donc entendu, monsieur, que vous prétendez fixer à votre gré la limite du permis et du défendu?

— Mais, madame, j'ai cette prétention.

— Eh bien! monsieur, voici la mienne: Ma

filles est malheureuse! oh! vous avez beau hausser les épaules, c'est un fait; voyez ses larmes, ses yeux rougis, et dites-moi comment vous voulez concilier ce fait si fréquent chez vous avec l'amour que vous faites sonner si haut?

— Permettez, je ne donne à personne le droit de m'interroger, et d'abord, ma femme vous a-t-elle laissé l'autorisation de plaider son bonheur à votre propre tribunal?

Louise, par un sentiment de représailles auxquelles peu de femmes sauraient résister, n'était pas fâchée de se venger. Aussi répondit-elle avec une affectation visible :

— Ma mère est l'interprète de mes pensées, comme elle a été la confidente de mes peines.

— A merveille, mesdames, c'est une ligue dans les règles; on voudrait faire de ma maison une succursale de celle de madame, dit-il en montrant la belle-mère, et de ma personne le pendant de M. Duhamel; parbleu, ce serait violent.

— Il ne vous manquait plus, monsieur, que de railler votre beau-père! aussi vous voyez que ce n'est pas de ma propre autorité que j'interviens: êtes-vous ou non disposé à changer à l'avenir de règle de conduite?

— Je pourrais briser là et vous laisser dire, mais je ne veux pas que l'on puisse me reprocher un mauvais procédé ou un manque de franchise. Non, madame, je ne veux ni changer une seule de mes habitudes, ni renoncer à aucun de mes droits; je crois avoir été aussi juste, aussi affectueux que possible; mon attachement n'a ni varié ni faibli, mais après tout je suis le mari, responsable de la conduite de mes affaires, jaloux de ma liberté, plein de respect pour les convenances, toujours disposé à donner ce qu'on ne veut pas prendre, mais enfin je ne veux pas que chez moi le gouvernement tombe en quenouille.

— Je suis désolée, monsieur, de ne pouvoir

rendrons prochainement compte de ce drame, mais aujourd'hui nous avons des adieux à adresser à un artiste dont le passage a été singulièrement utile à la marche du répertoire.

M. ROMANVILLE, engagé au théâtre impérial de l'Odéon, nous quitte à la fin de ce mois. — M. ROMANVILLE n'était pas un inconnu pour nous ; il avait déjà tenu sur notre scène l'emploi de premier comique, et les éclatants succès que lui valurent *la Question d'argent* et *les Faux Bonshommes* avaient vivement fait regretter son départ. Nous n'avons retrouvé M. ROMANVILLE que pour le perdre de nouveau ; mais les applaudissements et la faveur avec laquelle le public l'a accueilli dans les nombreuses pièces qu'il a jouées pendant les deux mois qui viennent de s'écouler, ont dû lui témoigner en quelle estime singulière il était tenu, et c'est là un heureux pronostic pour les succès qui l'attendent à Paris.

II.

Les artistes de la Porte-Saint-Martin annoncent pour aujourd'hui leur dernière représentation. Nous espérons que ce n'est pas leur dernier mot, et que l'affluence des spectateurs qui se presse à chacune des représentations du *Pied de Mouton* leur fera retarder leur départ de quelques jours.

Nous parlons de l'empressement que met notre public à aller applaudir la féerie de MM. Cogniard et Crémieux ; il aurait bien tort d'en agir autrement, car la direction de la Porte-Saint-Martin s'est mise en frais pour que les dernières représentations à Lyon de cet ouvrage soient aussi brillantes que les premières, et plusieurs costumes ont été entièrement refaits à neuf.

CH. MAURIS.

accepter votre programme mérovingien. Il ne s'agit pas de refaire la loi salique. Ma fille est malheureuse, par votre fait, ce n'est pas douteux, puisque je viens d'entendre votre profession de foi, aussi je viens vous faire une proposition qui ne peut manquer de vous charmer. Vous convient-il que j'emène ma fille ?

M^{me} Duhamel, triomphante, promenait ses regards de l'un à l'autre des époux, en se félicitant intérieurement du succès de sa manœuvre ; à son observatoire, le cousin Paul était dans une extase indéfinissable. Henri n'était pas homme à reculer devant une intervention injuste, et à demander grâce à un ennemi. Pénétré de la justice et de la loyauté de ses prétentions, il eût peut-être cédé à la douceur ; il se cabra devant la menace, et refoulant la sensation que lui causait une agression poussée à sa dernière limite, il répondit à sa belle-mère :

— C'est bien vous qui proposez une parçaille

CAUSERIE PARISIENNE.

I.

En ces temps de canicule, tous nos théâtres qui, par leur privilège, ont obtenu le droit de fermer, s'empressent d'interrompre le cours de leurs représentations.

C'est ainsi que l'Odéon, le théâtre Lyrique, Déjazet, les Bouffes Parisiens, usant de la faveur qui leur est accordée, se sont bien vite dépêchés d'éteindre leur rampe, de verrouiller leurs portes, qui pour aller donner des représentations en province, qui pour aller faire recette à l'étranger. Les troupes se déplacent, se désorganisent, se prêtent ou s'arrachent les acteurs en vedette, pour nous revenir en septembre prochain, ni moins mauvaises, ni meilleures, ni plus brillantes.

II.

Savez-vous ce que c'est qu'un acteur en vedette, chers lecteurs ? Un acteur en vedette (terme d'argot théâtral) est un acteur qui veut voir son nom inscrit sur l'affiche du soir, en lettres de trois pouces plus grandes que celui de ses confrères ; un acteur en vedette est celui qui veut qu'au-dessus de son nom on ajoute : *pour les représentations de* ou *pour la rentrée de* ; un acteur en vedette est celui qui, ne faisant partie d'aucune troupe, joue à tant la soirée ; un acteur en vedette est celui qui se permet de refuser tel ou tel rôle, parce que tel ou tel rôle ne lui paraît ni assez dramatique, ni assez sympathique ; un acteur en vedette, enfin, est celui chez lequel les auteurs d'une pièce viennent en sollicitation, font des démarches incessantes, se suspendent à chaque instant à son cordon de sonnette, assiègent la loge de son concierge, pour

rapture ?

M^{me} Duhamel prit un air vainqueur qui la dispensa de répondre. Louise, les yeux voilés de pleurs, hasarda une objection :

— Cependant, ma mère, si mon mari... si monsieur consentait à être ce qu'il était il y six mois, ce qu'il était même avant la scène d'aujourd'hui...

M^{me} Duhamel avait trop tendu la situation pour qu'il fût possible d'arriver à une transaction ; elle se croyait victorieuse, elle était tout simplement mal inspirée ; elle le comprit trop tard, quand elle vit son gendre froid et réservé garder le silence.

Le cousin Paul était au comble de la satisfaction.

— Tu vois, ma fille, il se tait, ajouta la belle-mère, pour stimuler l'interlocuteur.

— Non, madame, s'il est indispensable au bonheur de votre fille de vivre loin de moi, je

le supplier d'être le héros ou le traître de leur drame, parce que lui seul peut créer le héros ou le traître du drame en question. A quels exigences parfois les acteurs en vedette ne se livrent-ils pas envers les pauvres auteurs et les malheureux directeurs ; mais tous aussi ne sont pas des acteurs en vedette, bien loin de là !

III.

J'entends tous les jours les directeurs se plaindre des exigences des véritables artistes. Comment voulez-vous, nous disent-ils, que nous engagions M. X... ou M^{lle} Y..., leurs prétentions sont exorbitantes : celui-ci me demande 30,000 f. celle-là 40,000, M^{lle} Z... ne m'en demandait-elle pas, avant-hier, 60,000. Les recettes passeraient toutes entières à payer les artistes ; comment solder alors les auteurs, les décorateurs, les machinistes, et tous les droits qui nous assaillent chaque soir à la fin de chaque représentation ? J'en conviens, Messieurs, les prétentions sont exorbitantes, mais à qui la faute, dites-le moi ? A des talents médiocres, à des beautés plastiques, vous donnez des quinze mille, des vingt mille francs ! voulez-vous donc que les grands artistes s'assimilent à ces talents de contrebande, à ces beautés du demi-monde ? Non, n'est-ce pas ? eh, pardieu ! si M. A... vous coûte 15 mille fr. par an, si M. B... vous en coûte 20,000, si M. C... vous en coûte 25,000, total 60,000 fr. pour trois acteurs qui remplissent le même rôle, trois médiocrités, supprimez ces trois acteurs, remplacez-les par Faure, ou par Jourdan, ou par Bataille, par tout autre véritable artiste que vous aurez engagé au prix de 40 ou 50,000 fr., il est vrai, mais vous aurez sur l'engagement une économie de 10,000 fr. par an, et du moins vous

suis prêt à ce nouveau sacrifice.

Ce n'était pas le compte de M^{me} Duhamel, mais, prise au piège, elle ne voulait pas faire retraite. Elle fit bonne contenance, quoiqu'elle vit un désaveu implicite dans les yeux de sa fille.

— J'espérais mieux de vos sentiments, monsieur ; je vois que votre attachement pour ma fille est fort accommodant, et que la liberté, comme vous appelez votre sans gêne, et l'expression de vos volontés, passent avant votre devoir de mari.

— Jamais, madame, je n'eusse pensé à dire ce que vous venez de proposer. Mais puisque la mère et la fille sont si parfaitement d'accord, je ne saurais leur imposer mes désirs. Louise est libre de quitter ma maison et de se retirer chez vous.

AMÉDÉE AUFAYRE.

(La suite au prochain numéro.)

aurez votre recette assurée; car le public, qui ne se dérange pas pour voir une de vos trois médiocrités, assiègera votre bureau de location pour aller entendre un véritable artiste. Si ma faible voix pouvait être entendue de MM. les directeurs des théâtres de l'Opéra-Comique et du Lyrique, je les engagerais fort à réfléchir à cette considération, qui pourrait peut-être leur aider à sortir de l'état de marasme où ils se trouvent.

IV.

M. Beaumont semble, depuis quelque temps, avoir compris la solution que nous proposons, à une question devenue aussi embarrassante et embarrassée, et, à sa louange, nous devons dire qu'il consacre tous ses efforts à faire sortir l'opéra comique de la pitoyable ornière où l'avait enrayé le directeur de son prédécesseur, M. Roqueplan. La troupe de l'Opéra-Comique ne devrait elle pas être la première de tous nos théâtres de France et même de l'étranger? Il n'est que trop juste de constater qu'une année, trois ou quatre ans même, suffiront à peine pour rendre ce théâtre digne de lui-même. Cependant depuis quelque mois, la direction actuelle accomplit, par les temps où nous sommes, de véritables prodiges. Non contente de monter des pièces nouvelles, de faire jouer des partitions toutes neuves, elle a rappelé et Jourdan et Bataille, elle a rappelé Marie Cabel, pour un petit nombre de représentation, il est vrai; elle a réengagé M^{lle} Marimon; d'ici quelques jours, elle nous promet les débuts de M^{lle} Rosier, une cantatrice sortant du Théâtre-Lyrique; elle joue enfin de jeunes auteurs. Ne se décourageant pas d'une chute, ne se grisant pas d'un succès, elle semble vouloir persévérer dans cette voie. Par le temps de chaos théâtral où nous sommes, ne devons-nous pas appeler cela du progrès?

V.

Il n'est pas de même au Théâtre-Français, et la première scène de l'empire semble vouloir faire concurrence à la Porte-Saint-Martin à l'Ambigu Comique, au Cirque Impérial, à la Gaité. Ainsi qu'au boulevard du Temple, on agit pour un gros drame bien corsé, bien charpenté, ainsi nos cravates académiques agissent dans la maison de Molière. Disons bien vite que depuis longtemps ce théâtre ne s'inquiète plus ni de littérature ni de question d'art, mais de l'argent que elle ou telle pièce lui peut rapporter. Nous voici à la QUATRE-VINGT-QUINZIÈME représentation des *Effrontés*, à la SOIXANTIÈME de *la Considération*, à la QUARANTIÈME de *Un jeune homme qui ne fait rien*, les trois seules nouveautés qui aient pris

place sur l'affiche dans toute une saison. M. Edouard Thierry, l'intelligent directeur de céans, ne se moque pas mal que les cinq mêmes actes occupent pendant six mois l'affiche; ces cinq actes ne lui rapportent-ils pas de l'argent, beaucoup d'argent? Il est vrai que pour varier agréablement cette monotonie, il a fait jouer *l'Illusion comique*, une comédie de Corneille, remise par lui à la portée de l'esprit du jour; il est vrai encore qu'il a fait réciter l'éloge que Racine avait écrite sur Corneille retapée à neuf par lui; mais c'était fait dans la maison, cela n'exigeait ni droits d'auteur, ni frais de décoration; cela ne coûtait pas d'argent, tout était donc pour le mieux... O intelligent directeur, si du moins encore vous nous aviez laissé la prose de Racine et la comédie de Corneille!...

VI.

Il fait bien chaud et nos théâtres commencent à proclamer en lettres longues d'un pied les grosses pièces de résistance qui doivent braver la tiédeur de la saison.

Le Vaudeville cherche sa route entre *Onze Jours de Siège* et *Esther Ramel*, une œuvre originale que la censure a rendue mauvaise par de trop grandes mutilations.

Les Variétés affichent *les Domestiques*, une pièce toute humoristique, et le Palais-Royal les dernières représentations de M. Ravel, le meilleur de nos comiques, qui s'expatrie en Russie.

La Porte-Saint-Martin annonce les dernières répétitions de la *rereprise de la Grâce de Dieu*, et l'Ambigu, les premières représentations d'un drame fossile, *le Monstre et le Magicien*, galvanisé pour quelque temps par Castellano et un mime américain, M. François Ravel.

M. Hostein brave de son mieux la morte saison en reprenant *les Chevaux du Carrousel* avec trois tableaux ajoutés à nouveau, le seul drame que je vous conseille d'aller voir si vous venez à Paris cet été, et la Gaité vogue en plein succès disent les réclames et les affiches avec *le Crétin de la Montagne*. Les affiches et les réclames se trompent si souvent avec connaissance de cause, que ma foi je n'en crois rien.

MAXIME D'AMBLERIEUX.

UN ROMAN DE DEUX HEURES.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Tenez, reprit-elle encore avec un geste si naturel qu'il alla presque au sublime; je suis belle, n'est-ce pas? Regardez-moi, je vous le permets. Je suis belle; je n'y mets pas de coquetterie;

mais on le dit, et c'est vrai. Eh bien! il y a deux ans que je suis mariée, mariée à un homme qui ne m'a jamais aimée, à un homme qui me trompe et qui n'a jamais cessé de me tromper. Et pour qui?... Si je n'étais que jalouse, je ne craindrais pas de vous le dire; mais je suis humiliée et c'est pour moi que je me tais. — (Une femme de quarante ans, fit-elle cependant comme entre deux parenthèses; sèche, maigre et cuivrée; impérieuse et altière; n'ayant que de l'esprit faute de cœur; une de ces créatures qui savent mettre deux bandeaux à l'amour, mais qui lui coupent les ailes; une de ces passions qui s'endurcissent jusqu'à devenir boulet.) — Mon Dieu! que les hommes sont donc stupides et lâches! — Pour mon malheur, j'avais de la fortune. Le baron, lui, n'avait qu'un nom. On appela ça des convenances. — Puis, je l'aimais, puisque je l'aime encore, et je me laissais vite persuader. Aveuglée trop tôt, désillusionnée trop tard, je voulus lutter d'abord par la résignation et la tendresse contre celle à qui je pardonnais par espoir, parce que je valais mieux. Mais que peuvent tous les efforts d'une soumission muette et craintive contre la rigidité d'une chaîne rivée par la domination, par l'habitude, et peut-être par quelque chose de pire? — Je le sais maintenant. Que d'autres l'apprennent! — Cependant vous espérez encore. Confiante dans vos propres charmes, vous vous armez en rivale contre ce charme secret dont vous enviez le mystère. Votre amour devient de l'excitation, du calcul, et presque de la science. Vous le prodiguez en luttes passionnées, en combats furieux et jaloux où une femme sacrifie peu à peu sa dignité, ses grâces chastes, et jusqu'à ses pudeurs. — Humiliantes ardeurs, et martyre inutile! car en montrant votre impuissance, vous vous êtes perdue tout-à-fait. — Et je ne vous parle pas des doléances menteuses, des consolations hypocrites qui sont à votre douleur ce que l'huile est aux plaies d'une victime soumise au bûcher. — Enfin, il arrive un jour où votre patience vous fait honte, où votre résignation devient supplice. Oh! alors, votre fierté se révolte, et vous cherchez une vengeance. La vengeance!.. je la comprenais, je l'avoue; mais j'en avais le désir sans la volonté. — Que vous dirai-je? — Lorsque vous vintes à moi, il y a deux heures, j'étais sous le coup d'une vivante injure; Je venais de *les voir*; ils m'échappaient. En proie à une folle pensée que vous aurez mal comprise, je dois le craindre, j'acceptai... Quoi? — Hélas! ma justification est dans ce que vous venez d'entendre. En me confiant à

voire estime, j'ai le droit de croire à votre générosité. — Frapper les hommes dans leur amour-propre, c'est les blesser souvent plus que dans leur amour. Coupable pour lui seul, — et qu'il le croie, qu'il en souffre ! — Je resterai innocente pour vous comme pour moi-même ; et je me serai vengée sans honte et sans remords, en rendant à celui qui m'aura trop méconnue une de ces blessures que le doute envenime et que l'orgueil aigrit. — Parlez-moi maintenant. Que me répondrez-vous ?

Récitée musicalement, sans effort, de ce ton de lassitude repentie dont Madeleine dut essayer son premier *confiteur*, cette chaleureuse confession m'avait touché, je l'avoue ; et je répondis sincèrement :

Pardonnez-moi d'abord vous-même. Quel que soit le hasard auquel j'aurai dû le bonheur de vous avoir connue, votre confiance m'aura été plus chère encore ; vous venez de mettre dans ma vie un souvenir qui ne s'effacera jamais.

— Ne me flattez pas, reprit-elle avec un sourire triste ; vous gâteriez ma croyance en vous ; et si je vous ai ôté une illusion, laissez-moi vous donner un conseil.

— Vous êtes jeune, vous vous marierez sans doute ; vous avez tout ce qu'il faut pour être heureux. Eh bien ! choisissez moins qui vous aime que celle que vous puissiez aimer. La raison, l'expérience, l'habitude d'un mari, auront toujours raison du cœur d'une femme, si indifférent qu'il puisse être. Jeunes et crédules, nous sommes ce que vous nous faites. Notre ignorance n'est

que le voile de notre virginité. Au contraire, un homme, dans l'entraînement de ses passions, regarde rarement en arrière. S'il nous accepte sans nous aimer, si son désir nous dépasse, le plus souvent c'est fini ; nous ne comptons plus que dans son passé. Ses défauts, je n'ose dire ses vices, sont pour lui une occupation trop courante pour qu'il ait le temps de revenir sur une habitude prise. Se passionner *légitimement* pour sa femme n'aura plus pour lui que l'attrait trop commun d'une conquête trop facile ; et à défaut de diversion réelle, il la dédaignera dès lors, ne fût-ce que par fatuité. — Eh bien ! n'est-ce pas dommage, quand on était digne l'un de l'autre, et que le bonheur attendait là, riant et jeune, sous le toit promis d'où vous l'avez chassé ?

Elle s'arrêta, abaissa ses larges paupières sur ses yeux, comme si elle eût tourné son regard vers elle-même ; puis les rouvrant pour me regarder à mon tour, elle se rapprocha de moi et me dit :

— M'en voulez-vous ?

J'avoue ma faiblesse pour certaines câlineries auxquelles, de près ou de loin, je n'ai jamais su résister. En un mot, j'aime la séduction, quelle que soit sa forme. Cette dernière m'alla droit au cœur.

Ordonnez ce que je dois faire, répliquai-je en me levant à demi, en homme qui ne sait plus s'il doit rester ou partir.

— Vous allez me rendre un dernier service, me répondit-elle.

Disposez de moi comme d'un esclave.

Je vais m'habiller pour sortir. Vous m'offrirez encore votre bras, et vous m'accompagnerez.

— Quel est votre projet, et où voulez-vous aller à cette heure ! lui demandai-je avec inquiétude.

— Chez mon père. Je laisse ici Louise avec une lettre. Ainsi, j'ai encore besoin de vous.

Je n'essayai pas de la dissuader. Outre que cette résolution n'avait rien de plus déraisonnable que le reste, tout ce qui s'était passé entre nous jusque-là indiquait trop les allures d'une volonté précise.

M^{me} de C..... me laissa seul.

Un instant après, elle rentra, le corps enveloppé d'une pelisse fourrée, la tête cachée sous une capote de velours noir, et suivie de Louise qui portait son manchon :

— Allons ! je suis prête, me dit-elle, tandis qu'elle achevait de mettre ses gants. — Quelle triste soirée je vous aurai fait passer là.

— Quel regret plutôt, dis-je sur le même air, et emporté par une idée plus tendre que je n'osais l'exprimer. N'est-ce pas pour moi un véritable rêve, qui déjà commence à s'effacer ? Je ne vous vois plus qu'à travers votre voile. Bientôt je vous aurai perdue tout à fait. Et vous reverrai-je jamais ?

GEORGES BISSE.

(La suite au prochain numéro.)

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.

LE PIED DE MOUTON

Grande féerie-revue-ballet en 21 tableaux, imitée de MARTAINVILLE,

Par MM. COGNARD FRÈRES et HECTOR CRÉMEUX.

DISTRIBUTION GÉNÉRALE DE LA PIÈCE

MM. LAURENT, Lazaville.
POIRIER, Nigaudinos.
JESSE, don Lopez.
JOHN BLICK, le Notaire sur la glace.
M^{lle} FRAISSE, la Fée des Soucis.

Les autres rôles seront joués par MM. ALFRED, POCHIN, et Mmes FÉLICIE, DESIRÉE et ARGENTINE.

BALLETS

Au 6^e tableau :

LES FLEURS ANIMÉES

Ballet français, — exécuté par Mmes V. MAGNY, BOTALLI et MARIQUITA.

Au 12^e tableau :

LES PATINEURS

Ballet russe, — exécuté par M. JOHN BLICK et tout le corps de ballet.

Au 14^e tableau :

FLORE ET ZÉPHIR

1^{er} de deux, dansée par Mmes V. MAGNY et MARIQUITA.

Au 16^e tableau :

LES RIFFLEMS

Ballet anglais, — exécuté par Mmes BOTALLI, et MARIQUITA.

Au 16^e tableau :

LA BACCHANALE

danseée par M^{lle} LOUISE RAOUL.

Au 17^e tableau :

LA PALERMITAINE

Ballet italien, — TARANTELE SICILIENNE, Exécuté par tout le corps de ballet.

NOMENCLATURE DES VINGT ET UN TABLEAUX DE LA PIÈCE

PREMIER ACTE.

1° LA CUISINE DU DIABLE.

2° GUSMAN NE CONNAIT PLUS D'OBSTACLE.

DEUXIÈME ACTE.

5° L'AVENUE AUX SOUFFLETS.

6° LES FLEURS ANIMÉES.

TROISIÈME ACTE.

8° LES YEUX INDISCRETS.

9° LA CHANDELLE MAGIQUE.

10° DAVID ET GOLIATH.

QUATRIÈME ACTE.

13° DANS LES NUAGES.

15° LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.

16° BAL MASQUÉ A L'OPÉRA.

17° NIGAUDINUS LEVE UNE ARMÉE.

CINQUIÈME ACTE.

18° LE PIED DE MOUTON ET LE PIED DE COCHON.

19° LA GROTTE DES SOUCIS.

20° LE PALAIS DES PIERRERIES.

21° L'APOTHÉOSE.

LE BALLET FINAL sera exécuté par trente-deux danseuses, de la Scala de Milan, du Grand-Théâtre de Bologne, de la Pergola de Florence, et de Covent Garden de Londres, avec accompagnement de la *BANDA MILITAIRE* (double orchestre sur la scène et dans la salle), à la manière des théâtres d'Italie.

Coryphées : SOLANGES, CABAN, POLESKA, TOLEDO, PERLA, DAHLIA, DEMARTINI et CHELDI.
Corps de Ballet : MICHAEL, FIORINI, A. FIORINI cadette, DURAND, CARLOTTA PERLA, DESIRÉE, AIMEE, MARTEAU, MEUNIER, JULIE, HENRIETTE, CLAIRE, ROSALIE PERRIN, MICHALET, BUISSET, SCHEINDER, AGATHÉ, BOURDET, ANNA, MARIA.